

DISCOURS

PRONONCÉS LORS DE LA VISITE

DE

S. Exc. M. Carlos Saul MENEM

Président de la Nation argentine

le jeudi 15 octobre 1998

DISCOURS
DE
M. Pierre MOINOT
Directeur de la séance

Monsieur le Président de la Nation argentine,

Au nom de l'Académie française, je souhaite la bienvenue à Votre Excellence.

Nous sommes tous ici très conscients de l'honneur que vous nous faites, au cours de votre visite d'État, en venant participer à nos travaux.

Cette participation a valeur de symbole, non seulement aux yeux de notre Compagnie, mais pour nos deux pays. Elle témoigne de l'intérêt que votre Nation porte à la civilisation et à la culture françaises et de l'amitié qui nous lie nous-mêmes à la culture de l'Argentine.

Nous sommes heureux et honorés de voir affirmées ici toutes les affinités intellectuelles de nos deux peuples, et nous vous remercions de nous permettre, par votre présence, de les célébrer.

La parole est à Monsieur le Secrétaire perpétuel.

DISCOURS
DE
M. Maurice DRUON
Secrétaire perpétuel

Monsieur le Président de la Nation argentine,

L'Académie française, qui s'honore de vous recevoir, et que j'ai l'honneur de vous présenter, est une institution qu'entoure quelque mystère. Ainsi le voulut son fondateur, le Cardinal de Richelieu, que vous voyez en effigie, à votre droite, veillant toujours sur notre assemblée.

Elle n'a jamais eu plus de quarante membres, qui se choisissent eux-mêmes en fonction de leurs travaux et de leurs talents, et qui sont de toutes origines sociales, mais ont en commun l'égale dignité de veiller très jalousement sur le trésor immatériel et fondamental de notre nation, sa langue.

Nous n'avons jamais admis quiconque à partager ce labeur un peu sacré, sinon, de loin en loin, une personne qui incarne elle-même une autre nation, c'est-à-dire un souverain, un chef d'État ou de gouvernement, qui nous marque un intérêt auquel nous répondons avec gratitude.

Les portes que vous apercevez à votre gauche, et qui sont gravées de la devise qui nous fut donnée « À l'Immortalité », ne se sont ouvertes que quinze fois en trois cent soixante ans, dans de telles occasions, avant de s'écarter devant vous.

Mais ce n'est que la deuxième fois que nous vient un visiteur d'Amérique du Sud. Vous n'avez été, Monsieur le Président, précédé que par don Pedro Secundo, empereur du Brésil, qui était si pressé de nous voir, ou si distrait, qu'il vint surprendre la Compagnie deux jours avant la date prévue et arriva inopinément, le mardi 23 janvier 1872, à l'étonnement général, mais qui tourna très vite à l'enchantement, tant avait de bonne grâce ce souverain philosophe, imprégné d'idées françaises, et qui devait abolir l'esclavage, ce qui lui coûterait son trône.

Avec vous, Monsieur le Président, c'est le continent sud-américain qui revient parmi nous. Avec vous, ce sont des espaces immenses qui entrent dans cette salle et en repoussent les murs ; avec vous, ce sont ces plaines infinies qui s'appellent pampas, ce sont des troupeaux innombrables qui, conduits par vos gauchos, dévalent comme des torrents ; ce sont vos montagnes vertigineuses de la cordillère des Andes dont les sommets culminent à près de sept mille mètres. Ce sont d'abondantes productions vivrières, des flottes chargées de céréales blondes et de viandes sèches. Le nom d'Argentine est un nom qui à soi seul fait rêver. Je dis bien rêver car, dans ma jeunesse, combien de jeunes filles rêvaient de rencontrer un bel Argentin, un riche Argentin. Dans l'imagination populaire de notre étroit continent, conquis par le glissement berceur du tango, un Argentin ne pouvait qu'être riche et être beau.

C'était peut-être une généralisation un peu hâtive. Mais, selon le vieux dicton : « Il vaut mieux faire envie que pitié. »

L'histoire de l'Argentine, aussi, nous fascine, avec ses grandeurs et ses mystères. Votre nation n'est-elle pas la première des colonies espagnoles à avoir ouvert la marche vers l'indépendance ? Un cadeau indirect de Napoléon qui, en envahissant la péninsule ibérique, déstabilisa la monarchie et vous permit de vous défaire d'un vice-roi. Ainsi l'Argentine a-t-elle marqué sa place à jamais dans l'histoire de la liberté.

Mystère, ai-je dit ? Je songe à la fameuse entrevue de Guayaquil, entre San Martin et Bolivar, fameuse parce que personne, jamais, ne sut quelles paroles les deux héros avaient échangées. On sait seulement que San Martin, qui venait de libérer le Chili et le Pérou, laissa la voie à Bolivar. Mais que s'étaient-ils dit, qui allait modeler l'histoire du continent sud-américain ? Oui, on peut rêver.

Mais le rêve n'entre-t-il pas, pour une part sensible, dans tout destin d'un chef d'État ? Il faut d'abord avoir rêvé de l'être, et rêvé de ce qu'on voulait faire pour son pays, et de son pays, avec l'aide de Dieu, et sans trop d'obstacles de la part des hommes.

Vous êtes juriste, Monsieur le Président. Le droit est indispensable à l'art de gouvernement. Dans la mythologie grecque, Thémis, déesse de la Loi, est de la génération antérieure à Zeus, qui exerce, dans l'Olympe, le pouvoir.

Il y a trente ans, alors que vous en aviez trente vous-même, vous étiez président de l'Ordre des avocats de la province de La Rioja, votre région natale. La direction d'un organisme professionnel de cette nature est une bonne école de psychologie.

Vous avez trente-huit ans quand vous êtes élu, avec 67 p. 100 des voix, gouverneur de votre province. Vous démontrez les qualités à la fois de diplomatie et d'autorité que cette fonction requiert. À la suite du coup d'État militaire de 1976, vous allez poursuivre votre formation, en même temps que votre ascension, en passant cinq ans en prison.

Lénine, dont nous avons ici le biographe le plus exact en même temps que le moins complaisant, a dit un jour : « Un ennemi mort, c'est un ennemi de moins. Un ennemi en prison, c'est un futur ministre. » Il aurait pu dire : « C'est un futur président. » Car, réélu gouverneur de La Rioja après cette épreuve, et ayant pris la tête du Parti justicialiste, vous êtes, en mai 1985, porté par les suffrages des Argentins à la présidence de la Nation.

Sur votre action de chef d'État, je me retiendrai de porter aucun jugement, car ce serait ajouter la présomption à l'ignorance. Toutefois, je ne puis pas ne pas constater que vous fûtes réélu en 1995 ; ce qui prouve une certaine satisfaction de la part de vos concitoyens. Je ne peux pas non plus ne pas souligner, en ce qui regarde vos rapports avec la France, que c'est la deuxième visite officielle que vous lui faites l'honneur de lui rendre.

Comment ne pas en déduire que nos deux pays ont, par leurs affinités, leurs intérêts communs et leur entente, un rôle à jouer, ensemble, dans l'équilibre planétaire ?

Un mot, depuis les années toutes récentes, s'est imposé dans nos langages, le mot de « mondialisation ». Mais mondialisation de quoi ? J'aimerais qu'on me le dise un peu plus précisément. Mondialisation de la civilisation, du développement mental et social de l'humanité ? Certainement pas. Entre l'aborigène d'Australie et l'ingénieur de Kourou ou de cap Canaveral, en passant par les yourtes de Mongolie, les chaumières d'Irlande et tous les modes de vie nomades, agricoles, urbains, industriels, où est-elle la mondialisation ? Le Masaï du Kenya, qui monte en avion avec sa sagaie, et l'avocat international qui le prend avec son ordinateur portable n'appartiennent au même monde que par le mode de transport qu'ils empruntent et les dollars qu'ils ont, l'un dans une poche de peau à peine tannée pendue à son épaule nue, l'autre dans son portefeuille sous forme d'une carte de crédit.

La mondialisation, c'est le nom donné à l'universalité et à la rapidité des moyens de communication et d'échange, tout particulièrement de la communication d'informations partout accessibles, au même instant, par ceux qui ont un intérêt politique ou financier à les posséder. En fait, c'est un changement de rythme qui met tous les décideurs à égalité, sur la même ligne de départ.

Mais les mêmes procédés instantanés transmettent aussi, partout, le savoir et l'illusion du savoir, la prédication et la propagande, le désir et la haine, la vérité et le mensonge, le divertissement et l'érudition.

Ce n'est ni le lieu ni l'heure de disserter des avantages et des inconvénients, des effets bénéfiques ou pervers de cette conquête des techniques.

Mais, il faut néanmoins diriger la lumière sur un point d'importance. Si toutes ces transmissions se font en une seule langue, que d'ailleurs comprennent mal ou parlent approximativement les neuf dixièmes de ceux qui l'emploient, nous allons assister à la mondialisation d'une sous-culture unique, à un appauvrissement universel des intellects. La vitalité créatrice de l'humanité est fonction d'échanges stimulants entre des groupes culturels confrontant et comparant leurs diversités et leurs apports spécifiques.

C'est l'un des nôtres, M. Claude Lévi-Strauss, qui a écrit cette phrase qui devrait être gravée au-dessus du porche de toute grande école ou université « Il n'y a pas de civilisation sans mélange des cultures. »

Or, l'assise fondamentale de toute culture, c'est une langue.

Comme si l'instinct de conservation nous le commandait, devant les dangers que comporte la mondialisation des communications, comme si l'humanité sécrétait ses contrepoisons, nous assistons à la formation d'ensembles géopolitiques culturels, c'est-à-dire de groupements politiques qui ne sont déterminés ni par la proximité géographique des États ni par leurs similitudes économiques, mais seulement par la communauté d'emploi d'une même langue.

Cela a commencé, non pas par la France, mais par la langue française, à l'inspiration d'un poète homme d'État, Léopold Sédar Senghor, que nous nous honorons de compter dans nos rangs. Aujourd'hui la Francophonie, c'est-à-dire la communauté des pays qui ont le français en partage, compte plus de cinquante États, grands et petits, disséminés à travers tous les continents et tous les océans.

Puis, dix ans après, s'est formée, non pas au Portugal, mais autour de la langue portugaise, la Communauté des pays lusophones. Et le départ a été donné, là aussi, par un homme d'État écrivain, le Brésilien José Sarney. Entre les deux communautés, des liens se sont établis, d'une affectivité évidente.

Les étapes de l'une et de l'autre, que j'ai suivies depuis leur origine, me font souhaiter devant vous, Monsieur le Président, que se constitue une Hispanophonie, une communauté des pays de langue espagnole. L'initiative ne partira pas d'Espagne, mais des pays que la langue castillane a ensemencés, donc, normalement, d'Amérique latine.

Quel ample rassemblement nous aurions alors ! Et la latinité, dans toutes ses composantes, assurerait ainsi l'équilibre culturel de la planète, non pas pour nous défendre contre l'anglais, ou l'anglo-américain, mais pour protéger notre descendance d'une débilite uniforme mentale.

La latinité, elle est incarnée dans cette Académie par un écrivain dont les origines sont italiennes, qui a vu le jour en Argentine, à laquelle il reste infiniment attaché, et qui écrit son œuvre en français. Quel exemple, quel symbole ! Nous ne pouvons admettre qu'il restât silencieux dans la célébration des cultures latines dont votre visite est l'heureuse occasion.

C'est à lui que je laisse de vous dire, Monsieur le Président, pourquoi, aujourd'hui, comme hier, l'Argentine est toujours, aux yeux des Français, un pays de rêve.

DISCOURS

DE

M. Hector BIANCIOTTI

Monsieur le Président,

Je suis très heureux de m'adresser à vous, ici, dans « la maison des mots », où ceux qu'il m'est permis aujourd'hui de nommer mes « confrères » ont eu l'intrépide générosité d'accueillir un Argentin dont le seul mérite était d'aimer la littérature française, au point de s'être faufilé dans leurs rangs.

Je profite de l'occasion pour évoquer ce Français qui, vers 1870, débarqua en Argentine, où l'attendait une destinée littéraire, dans une langue qu'il ne connaissait pas encore. Il s'appelait Paul Groussac ; il avait dix-huit ans. Il devint non seulement l'un des fondateurs, sinon le fondateur de la prose argentine, et le premier essayiste qui apportait à sa nouvelle langue le goût de la définition stricte, des précisions abstraites, et une sensibilité scrupuleuse à l'égard de la langue espagnole. Le Mexicain Alfonso Reyes, et Borges — notre Borges — affirmaient que Groussac leur avait appris à écrire leur propre langue. Je ne prétends pas établir un parallèle entre la prouesse de Groussac et mon itinéraire.

Il y a toujours eu une façon d'être argentin qui consistait à ne pas vouloir l'être entièrement. Je crois que l'Argentin continue de nos jours d'éprouver la nostalgie de l'Europe : l'Europe est son passé, et elle devrait continuer de faire partie de son présent, car une culture n'est vraiment vivante que si elle est capable de se laisser irriguer par une autre culture et, mieux encore, par plusieurs.

Lorsque le grand poète nicaraguayen Rubén Dario... Rubén Dario, qui bouleversa la versification du castillan en y intégrant la métrique plurielle de Hugo et de Verlaine... Lorsque Rubén Dario s'exila en Argentine, quelques jours après son arrivée à Buenos Aires, il s'exclamait : « Buenos Aires, la ville cosmopolite ! Et demain ! »

Je suis retourné en Argentine l'année dernière, après trente ans d'absence. J'ai eu d'emblée l'impression que Buenos Aires était une capitale, l'une des rares capitales de l'Occident. Par capitale, je n'entends pas la ville où siège le gouvernement, mais celle qui comprend des gens de plusieurs pays, avec leurs mœurs et leur particulière vision de la réalité ; une ville qui se fait et se refait sans cesse, en perpétuel mouvement ; une ville qui est le creuset de la culture de son pays, et qui la répand au-delà de ses frontières.

À entendre les voyageurs, Buenos Aires est une ville européenne et, certes, on y trouve bien des traces de l'Europe ; mais on a longtemps dit, de ce côté-ci de l'Océan, que Borges était un écrivain européen, et on se trompait : un écrivain européen est principalement — et glorieusement aussi, bien sûr — français, italien, allemand, anglais. Il a la chance d'être né dans une culture séculaire qui le rassure et le protège. Il n'est pas constamment curieux de ce qui se passe ailleurs. L'Argentin, lui, cueille, ici et là, les pensées et les images que le hasard lui propose : il capte, ici et là, les clignements de l'esprit ; aussi est-il naturellement, forcément cosmopolite. C'est son destin — il n'y a pas de pyramides dans son paysage — et c'est le destin de la culture argentine.

Monsieur le Président, ici, nous sommes au sein de l'Académie fondée par le Cardinal de Richelieu ; dans cette enceinte, nous avons tous le même âge : trois cent soixante-trois ans.

Paul Valéry, notre confrère, observait que, quoique pourvue d'une charte qui lui assigne le devoir d'examiner et de noter les états successifs de la langue, l'Académie ne se réduit pas à une société qui renouvelle le dictionnaire ; et que « la singularité de l'Académie est d'être indéfinissable ».

Mais c'est bien dans cette salle que nous nous réunissons le jeudi, pour travailler à l'œuvre commune du dictionnaire.

C'est notre métier, notre mission : veiller aux nuances que l'usage introduit dans les mots ; accueillir ceux que la science, la technique, les découvertes... ont rendus indispensables ; écarter les mots et les tournures que l'on devine éphémères...

Cette vigilance méticuleuse, qui peut paraître infime en regard des affaires du monde et de leur urgence, est le fruit de notre foi dans le pouvoir des mots, ces mots qui ont forgé une grande littérature, une grande culture. C'est cette foi qui nous pousse à préserver la langue... pour sauver la civilisation : c'est toujours la langue qui rend le passé au présent et relie celui-ci à l'avenir.

Permettez-moi, Monsieur le Président, de formuler un vœu : que dans mille ans, nos semblables, nos frères, puissent encore lire le *Quichotte*, le *Martin Fierro*, ou Cortázar ; ainsi que Montaigne, Baudelaire ou Claudel.

DISCOURS

DE

S. Exc. M. Carlos Saul MENEM

Président de la Nation argentine

Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Messieurs les Académiciens,

C'est un grand privilège pour moi de me trouver dans cette mémorable enceinte, dont la Compagnie guide depuis plusieurs siècles l'évolution et l'influence de la langue française, qui exprime une des cultures les plus prestigieuses du monde.

En tant que chef d'État, je viens en représentant d'un peuple qui, dès qu'il commença à se former, conçut la culture et l'éducation comme les fondements de la nationalité. Dans l'immensité géographique naturelle de l'Amérique, ce furent les idées et l'instruction qui déterminèrent une attitude commune qui nous permit de construire, en peu de temps, une nation qui occupe aujourd'hui une place de choix dans la communauté internationale.

Nous ne pouvons réaliser notre épanouissement personnel et collectif que sous l'abri que nous offre une culture, qui donne un sens à l'être même et l'aide à mieux comprendre l'autre. Notre culture nationale, fruit de l'amalgame des mœurs ancestrales de l'Amérique et de l'apport de traditions hispaniques, latines, arabes et de tant d'autres, nous enracine dans notre destin, dans la manière de sentir, de croire et d'agir dont est faite l'Argentine.

En cette fin du XX^e siècle, alors que nous sommes en présence d'un processus, appelé mondialisation, qui nous expose au risque d'une pensée unique, d'une uniformité des goûts, des produits, des aspirations et même des solutions politiques et sociales, je crois qu'il est plus que jamais nécessaire de préserver nos identités culturelles,

autant que nous nous occupons de protéger la nature, non parce que les unes sont meilleures que les autres, mais parce que, par la diversité, nous assurons la vitalité créative dans la vaste tâche civilisatrice de l'humanité.

Aucune culture n'est universelle. Il y a un patrimoine de valeurs, de croyances ou d'idéaux communs, qui s'est accru progressivement au cours des siècles par la communication et les échanges entre les peuples. Il est le vivier des cultures distinctes, de cette multiplicité de visions qui permet la puissance de création dans les idées, la science, l'esthétique ou les modes de vie, et qui a fait de ce monde un lieu passionnant. Cette qualité de la diversité, face à l'opaque perspective de l'uniformité, s'applique surtout à la pluralité des langues, lesquelles sont la suprême création de l'être conscient. Rien ne peut nous satisfaire davantage que de prendre part à la tâche commune de sauvegarder et de respecter la diversité des langues et des cultures. Je connais l'engagement des membres de cette Compagnie face à cette aspiration que nous partageons tous.

À l'occasion de cette visite d'État à ce pays qui m'est cher, je désire vous apporter le témoignage de ma reconnaissance pour l'influence enrichissante que la France a eue sur l'Argentine et pour l'expérience positive des relations entre les deux pays. Cette relation ne passe pas seulement par l'univers des idées, de la musique et de la littérature, mais elle s'étend sur le terrain de l'économie et de la coopération. L'interaction a été aussi ancienne que variée.

En premier lieu, l'influence des idées politiques françaises sur le mouvement de l'indépendance et sur les étapes cruciales de notre organisation nationale fut prépondérante. Condorcet, Diderot, Montesquieu, Rousseau et Saint-Simon peuplèrent la pensée politique de nos dirigeants et nourrirent de leurs doctrines le libéralisme, le nationalisme et ce qui, au début du siècle dernier, fut dénommé le socialisme utopique. L'abbé Grégoire influença le prêtre Dean Funes, dont le rôle fut décisif lors de la déclaration de l'indépendance, autant que l'amitié de Valéry Larbaud encouragea Ricardo Güiraldes à rédiger son célèbre roman gauchesque *Don*

Segundo Sombra.

D'autre part, le Code civil argentin s'est inspiré directement du Code civil napoléonien de 1804.

Les idées de liberté et de tolérance, plus tard les écrits sur l'émancipation de la femme et la pensée positiviste d'Auguste Comte, sont venus alimenter le puissant moteur du développement social et productif que furent le mythe du progrès et les principes de l'instruction obligatoire.

Rien de ce qui avait lieu en France n'était indifférent à l'Argentine. Au XIX^e siècle, les journaux de la ville de Córdoba publiaient longuement les débats de l'Assemblée nationale française et presque tous les membres de nos groupes dirigeants lisaient couramment en français les dernières nouveautés intellectuelles arrivées de Paris. Les idées françaises furent l'inspiration principale du modèle politique argentin et du système d'instruction pour tous qui donna tant de fruits dans mon pays.

La littérature fut un autre lien important et, dans ce sens, je peux dire que non seulement Victor Hugo et Verlaine comptèrent pour de nombreux écrivains argentins, mais encore que Paris et la langue française furent, comme le soulignent le Nicaraguayen Rubén Darío et notre Leopoldo Lugones, un lieu de rencontre pour les écrivains latino-américains. Huit ans après sa publication parut ici, à Paris, la traduction de *Facundo* de Sarmiento ainsi que, en 1872, la première édition du poème épique *Santos Vega*. La pensée romantique de Chateaubriand et de Lamartine fut importante pour des écrivains comme Alberdi et Echeverría, tout comme la jeunesse d'après-guerre lut avec avidité Simone de Beauvoir, Sartre et Camus.

Je suis fier de représenter la culture de ce peuple latino-américain qui exerça une si grande fascination sur l'imaginaire européen par sa vocation innée à la liberté, par la dignité de son acceptation face au destin, et par sa conception respectueuse de Dieu. Je me souviens de l'étonnement de Montaigne devant les indigènes du continent américain ; je me souviens des observations que Roger

Caillois, fondateur à Paris de la collection « La Croix du Sud », fit sur nous dans son discours de réception à l'Académie : « profondément latins, mais doués, sans doute à cause de l'immensité du sol où ils naquirent, d'un sens cosmique très rare en Europe, les poètes de l'Amérique du Sud sont les révélateurs des puissances secrètes de la nature ».

Je ne voudrais pas achever l'évocation de ces liens féconds, de ces ponts culturels, sans me référer au tango qui acquit son prestige universel dans cette terre de France. Car si nous n'avons pas oublié que, dans la première automobile construite en Argentine en 1910, le moteur, les essieux et les roues venaient de l'usine française Vallot, nous nous souvenons toujours aussi que la Garde républicaine incorpora à son répertoire des tangos comme *El Choclo*, *La Morocha* et *Sargento Cabral*, lesquels furent enregistrés par ce régiment en 1907.

Comme en témoignent beaucoup de revues et de journaux, le tango conquit Paris au début du siècle, et cela fut décisif pour que de nombreux vocables français s'inscrivent dans nos lettres, ainsi que les noms de Montmartre et de Pigalle, et il existe un tango qui évoque les noces mythiques faubouriens entre les faubouriens de Buenos Aires et ceux de Paris. Il faudrait évoquer aussi le discours prononcé par Jean Richepin ici même, en octobre 1913, et qui fut entièrement consacré au tango, cette danse devenue française par adoption et par sensibilité.

Toutes ces réflexions me conduisent à penser qu'un peuple qui s'enferme, qui ne communique pas avec le monde, qui ne reçoit pas avec générosité l'apport des étrangers, qui n'absorbe pas les créations des autres, est condamné à la régression où le conduit fatalement son propre repli.

Mon pays, l'Argentine, offre un exemple heureux d'une identité capable de coexister avec l'ouverture, et montre que toute culture est un amalgame, un métissage, une synthèse particulière de ce long combat des hommes et des femmes pour être meilleurs, avoir

davantage et ne pas savoir moins que ce que savent les autres.

C'est la liberté et la connaissance qui nous rendent « dignes », ce qui pour les Grecs signifiait « être debout ». C'est dans cette dignité que l'homme se réalise.

Le fait qu'un éminent écrivain né en Argentine, Hector Bianciotti, ait adopté la langue française pour son expression créative et qu'il ait mérité de faire partie de cette Compagnie, est la manifestation et le symbole de nos idéaux communs d'intégration et des affinités profondes entre la France et l'Argentine.

Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, Messieurs les Académiciens, héritiers d'une illustre tradition qu'a inaugurée il y a plus de trois siècles le Cardinal de Richelieu, je voudrais, en hommage aux relations franco-argentines, vous quitter avec un poème de notre grand Jorge Luis Borges. Voici ses vers émouvants dédiés à votre pays :

*« Jamais je n'ai cessé d'être en France
Et je serai en France quand quelque part à Buenos Aires
La bienfaisante mort m'appellera.
Je ne dirai point le soir et la lune, je dirai Verlaine
je ne dirai point la cosmogonie, je dirai le nom de Hugo
Non point l'amitié, mais Montaigne
Je ne dirai point le feu, je dirai Jeanne,
Et les ombres que j'évoque ne sauraient limiter
Une série infinie. »*

Merci beaucoup.